

Dominique Drouin

Aegra lingua !

Pamphlet

« Une langue qui ne s'invente plus est une langue moribonde. » Si personne ne la revendique, j'assumerai la paternité de cette citation.

Dans l'impérieuse « marche vers l'avenir », il semble que d'aucuns se croient sommés d'y courir vite, et y foncent avec frénésie, comme lancés dans une course d'autruches encapuchonnées, ou de canards décollés. L'ego, sous le jabot fouetté par le vent, se gonfle alors de toute la certitude que, tant qu'à marcher droit, mieux vaut aller de l'avant et, si possible, anticiper. Or, à courir trop vite, il arrive qu'on perde en route, comme ces pièces qui se détachent d'une structure insuffisamment solide, un peu de soi-même.

C'est sans doute ce qui se passe dans l'engouement si contemporain qu'affiche toute une faune soucieuse d'être dans le vent, où elle s'engouffre – dût-elle s'y fondre – en adoptant, que dis-je ? en happant au passage tous les termes anglophones servis régulièrement (mais pas innocemment) par une certaine presse, surtout numérique (donc volatile, elle aussi), qui n'a de cesse qu'elle n'ait rendu ringards leurs équivalents francophones préexistants.

Et avec cette même apparente bonne conscience aérienne que celle des tétrapodes zélés dont je parlais plus haut, cette presse vous sert, et tente de vous les inoculer à coups de « playlist » : du « fake », des « like », du « mainstream », de la « dream team », de la « deadline », du « slow motion », du « indoor » ou du « outdoor », etc. Et dans les cerveaux endormis et lavés, ça « fashion », ça « flyer », ça vous « bashing » à longueur de temps ; et que ça vous « pitch » et que ça « save the date », ça « follower » et que ça « run », « away from keyboard » et à toute vitesse, parce que pas le temps de réfléchir : le temps le fait pour vous ! Et le « gamer » « win » à cœur joie. Je vous colle un « sticker » ? Je vous le fais « all inclusive » en « live » ou en « replay », le « prime » ? De ce mixte au mixeur, il n'y avait qu'un pas conservant l'étymologie latine, perdue dans le désormais « blender », si « up to date » (quoiqu'il soit le même objet).

Du temps où je travaillais au siège d'un grand groupe d'assurances, notre messagerie, francisée, affichait la possibilité de « transférer » un courriel à des tiers. Ce qui n'empêchait pas les quelques représentants de l'ordre déjà évoqué (les struthioniformes), en consultants califés venus d'un important groupe de conseil américain, ce qui ne les empêchait pas, disais-je, de, j'allais dire caqueter, mais non, l'autruche ne caquette pas, elle est quasi muette, donc, disons gober puis régurgiter le substitut anglophone si beau, si euphonique dans l'accent français, de « forward ». Outre l'accent, comme la langue maternelle veillait au grain quelque part dans ce qui leur restait de mémoire, ils ne pouvaient s'empêcher, ces struthionidae, de le suffixer, comme il se doit en allant au plus simple, par la terminaison infinitive française d'un verbe du premier groupe. Ainsi, nous arrivait-il d'entendre, porté par une haleine puante de snobisme : « Peux-tu me forwarder le mail ? »

Aujourd'hui, chez les locuteurs du français, presque plus aucun néologisme n'est créé, que dis-je ? n'est toléré en langue française : anglomanie oblige, l'emprunt doit se faire à l'anglophonie (et vas-y avec le « bagspreading » ou le « manspreading », le « stealthing », etc.).

Pour futiles que soient ces appellations mal contrôlées, il semble qu'une force obscure, une énergie sombre, ou quelque chose comme la courbe de plus grande pente, en empêchent la production autrement qu'en anglais.

Cet import massif, cette substitution martelée, ce matraquage doucereux ne sont, je le suggérais, pas innocents. Ils induisent en bonne logique l'idée pernicieuse que, décidément, la langue française est bien pauvre pour n'avoir pas tous ces mots, toutes ces expressions qu'on feint d'abord d'oublier, pour les oublier ensuite vraiment. Et les experts de ce petit jeu d'invasion linguistique savent très bien que qui nomme le premier a gagné. Car si l'innomé reçoit son premier vocable en anglais, la tentative de revenir au français sera perçue comme ringarde et chauvine. Pourtant, à rebours de chaque nouvelle intrusion anglophone (rapide comme un missile), timidement, se donnant le temps de la maturation, comme en contrepoint, presque honteuse d'être considérée comme chauvine, voire nationaliste (qui ne connaît le nationalisme québécois ?), une instance appelée « L'administration » tente bien de préconiser des nouveautés francophones, mais parfois si fines qu'elles dépassent largement la hauteur de course des ratites, éternels rampants aspirant à voler. Tenez : *remue-méninges* pour « brainstorming », c'est quand même bien trouvé ! Trop ?

Quand on pointe d'un doigt accusateur cette tentative de sabotage (qui soulève encore, heureusement, des résistances) du français par substitutions anglophones, les réponses les plus courtes donnent : « c'est normal, une langue, ça emprunte et ça évolue ! », sans relever que cet emprunt ni cette évolution ne sont ici un enrichissement, mais consistent en un simple remplacement de vocables par d'autres, au demeurant souvent moins précis. Ainsi « coach » est-il moins précis que conseiller ou entraîneur (qui, il est vrai, féminisé, poserait d'autres problèmes) ; le « look » recouvrant quant à lui l'aspect, le style, l'apparence, au choix ! Et que dire du verbe « checker » ? Mais en ces temps paresseux, cette imprécision, ces confortables flous font un lit de boue bien chaude dans lequel, après tout, il est si bon de laisser tremper ses plumes, quitte à les y laisser ! Que voulez-vous ? Résister demande de l'énergie, de la volonté. Ah délicieuse aboulie ! Et tant pis pour l'appauvrissement, donc (puisque c'en est un) ! On s'enrichira ailleurs.

L'apathie gagne les campagnes complexées. Ainsi, voit-on dans des villages français, dont les acteurs de l'animation culturelle ont à cœur de faire comme les « grands », là-bas, « à la capitale », s'organiser des manifestations (quand ce ne sont pas des « events ») dénommées (réflexe devenu, décidément, pavlovien) par des expressions anglophones. Ainsi ai-je lu tout récemment « La cabine booktrailer », animation où il s'agissait de devenir critique littéraire le temps d'un très court métrage et de réaliser la bande annonce d'un livre !

À propos de littérature, justement, où en est-on de l'éboulement du français ? Le hasard fit que, l'un des jours où je rédigeais ce texte, je tombai sur la première page du dernier livre de Philippe Vilain : « L'été finissait. Un look de jeune fille modèle bâillonnant une silhouette de dancefloor, cheveux châtain... » Ce qu'il est de bon ton d'appeler, je crois, un « feel good book » ! Et d'ores et déjà, dans des recherches sur la Toile, vous aurez bien du mal à trouver qu'on puisse aujourd'hui « se promener, un soir, sur un mail ». Mais qu'on puisse vous « envoyer promener par un mail », ça, oui, vous le trouverez aisément !

Véhiculée (et là, on peut dire que la manipulation est géniale) par les bouches le plus directement reliées au cervelet, cette tentative acharnée de destruction de la langue française par déversement de vocables anglophones a trois caractéristiques :

- 1 – elle est massive (il est rare qu'une semaine ne voit pas la survenance de l'un d'eux dans un organe de la presse francophone)
- 2 – elle est substitutive (elle remplace un terme préexistant)

3 – elle est exclusivement de provenance anglophone (aucun « emprunt » aux autres langues), asseyant ainsi un peu plus l'hégémonie de l'anglomanie.

Seul motif de réjouissance : la substitution est le plus souvent volatile : les termes importés, pour la plupart, restent peu de temps. Et entrent rarement dans l'usage, se contentant d'apparaître dans quelque publication, puis de disparaître. Regardons, d'ailleurs, comme est devenue ringarde aujourd'hui l'expression « has been ». Et qui oserait encore user de celle-ci : « c'est fun » ?

Remarquons, et c'est aussi en cela que les motivations de cette presse matraqueuse ne sont pas sans arrière-pensée, que ces substitutions s'accompagnent presque toujours d'une substantivation ; la conformation en est toujours, ou quasi, celle d'un substantif. Elle transforme en objet fini ce qui était une action en cours : on ne dénigre pas Untel, on fait du Untel-bashing. On n'épale pas ses sacs sur la banquette, on fait du « bagspreading », etc. Or l'objet, le produit fini, bien empaqueté et « marketé », est une notion éminente, voire une obsession structurante du Marché. Lequel Marché est une quasi-divinité, et bien réelle, dans le monde anglo-saxon. Et la boucle est bouclée.

Parce que nous y voilà : « Imposer sa langue, c'est imposer sa pensée », nous rappelle Claude Hagège, l'éminent linguiste. Oui, aucune langue ne peut revendiquer la neutralité de la grille qu'elle applique au monde ; c'est une évidence de dire que la langue draine dans son sillage des habitus culturels. Elle est donc un vecteur d'idéologie intégrée et inconsciente. Et ce n'est pas un hasard de l'histoire si le phénomène d'auto-sabotage décrit plus haut est concomitant de cet autre, où l'on entend sans cesse les principaux médias nous dépeindre un monde binaire, découpé en : nous d'une part, et les anglo-saxons d'autre part. Je veux dire que, dans les comparaisons sur tel aspect ou telle situation, généralement économiques, de la France, la référence, l'opérande de comparaison qui vient presque toujours, c'est le monde anglo-saxon. Rares sont les fois où l'on lève le voile sur d'autres parties du monde.

Il faudrait donc examiner en quoi la pensée binaire est confortable et comment le monde binaire de la guerre froide (jusqu'à la chute du Mur de Berlin, donc) est devenu celui de la paix froide, tout aussi binaire : nous et les anglo-saxons. Peut-être une incompetence à la pensée complexe chez nos commentateurs patentés ? Ou une volonté de nous coiffer d'ocillères pour mieux nous armer dans la course ?

On aime à se vautrer dans le mépris de soi, en France, depuis quelques décennies. Ainsi, un Français attaché à sa langue se verra-t-il habillé du doux nom de franchouillard par ceux à qui il ne viendrait pas à l'idée qu'un Anglais attaché à la sienne puisse être un angloillard ! Notre époque, si friande de slogans antiracistes, continuerait-elle malgré tout, en contrepoint et en sourdine, à avaliser quelque hiérarchie des peuples ?

Comprendre que la langue anglaise n'a pas de vertus linguistiques supérieures à celles des autres langues, qu'elle n'est pas porteuse d'une culture supérieure à celles portées par les autres langues, suffit à faire émerger naturellement la conséquence : la domination linguistique et culturelle de l'anglais n'a aucune justification. Le fait est d'histoire, d'histoire coloniale notamment (y compris dans ses avatars contemporains). Mais l'histoire par définition est mouvement. Rien n'y est définitivement acquis.

L'Ordonnance de Villers-Cotterêts, édictée en 1539 par François I^{er}, faisait du français la langue de ce qui, à l'époque, était un royaume. C'est le plus vieux texte de loi toujours en vigueur en France, validé, depuis, par l'article 2 de la Constitution, et revivifié en 1994 par la fameuse loi Toubon qui, souvenons-nous en, avait fait beaucoup ricaner.

Aujourd'hui, les publicitaires, en un formidable pied de nez à cette loi, la respectent de façon dérisoire. Le Marché, toujours rétif devant la loi censée réguler son avidité, l'applique à minima : à la lettre et surtout pas en esprit ! Et encore, cette lettre, la réduiront-ils à sa plus

petite taille possible ! L'astérisque posé au bout d'un slogan anglophone renverra donc bien à sa traduction obligatoire en français, mais sans loupe, ni rire.

En 2013, Michel Serres proposait un grève de l'anglais, notamment, en ne prêtant plus attention aux messages publicitaires de plus en plus souvent assénés dans « l'angloise parlure ».

Toujours en 2013, le même Michel Serres faisait ce constat désabusé : « Il y a plus de mots anglais sur les murs de Toulouse qu'il n'y avait de mots allemands pendant l'Occupation. Par conséquent, qui sont les collabos ? ». « Ah, le fameux point Godwin ! » répondaient quelques représentants de la gent de presse ! Pourtant, et malgré qu'en aient eu ces quelques plunitifs, si l'on donnait une définition au terme « collaborationisme », avec quelque sens de l'abstraction, un peu de hauteur de vol, ça pourrait donner ceci : « allégeance complaisante à la puissance dominante » (remarquez les assonances qui semblent vouloir la valider, cette définition !). Car, tout de même, avec quelle complaisance ne se vautre-t-elle pas, cette faune ailée mais incapable de vol, dans la boue de l'allégeance ! Avec quel enthousiasme ne se livre-t-elle pas à ce consciencieux déboulonnage de la langue de Molière ! Alors que les Espagnols hispanisent leurs emprunts, il est de bon ton en France d'angliciser les termes français. L'avenir n'a sans doute pas le même sens pour tout le monde !

Nous sommes à un point étonnant où l'hégémonie anglophone est si rassise dans les esprits que l'idée même qu'on puisse la mettre en question ne suscite généralement qu'un étonnement goguenard. Le ver est tellement engagé dans nombre de cerveaux qu'il parasite, que ceux-ci, fatigués et n'aspirant qu'à une lénifiante simplification du tout, se demandent même pourquoi persister dans l'usage du français. « Nous n'avons pas d'autre chemin à suivre que celui d'une collaboration loyale avec l'occupant » disait Pierre Laval. Grandes heures de gloire et de courage s'il en fut !..

Ce pragmatisme étroit par lequel on ne fait qu'obtempérer à un état de fait, faussement jugé intangible, trouve parfois quelques arguments toniques et choc. Il y en a, dont le plus tonnant frappe comme Vulcain son enclume : « On est au 21^{ème} siècle, bon sang ! » Evidemment, là, ça tonne lourdement ; on ne voit pas trop en quoi cet argument seul serait censé suffire, mais on ne discute pas ! Pas le temps : on court vers l'avenir. Et il faut faire vite, parce que l'avenir s'accélère, paraît-il.

De cet « argument » en faveur de ces substitutions et incessantes intrusions linguistiques, essayons pourtant de voir ce qu'il porte de sous-entendu, de lui faire passer le milieu du gué : ce que veulent dire ces vulcains de l'anglomanie, c'est que, au 21^{ème} siècle, dans notre monde « mondialisé et hyperconnecté », donc, il faut une langue véhiculaire qui permette à tout le monde de se comprendre.

Qui douterait de cette nécessité ? Nul n'est à même de mettre intelligemment en cause l'intérêt d'une lingua franca permettant la communication entre les peuples. En sus de la langue vernaculaire, constitutive de soi, puisqu'à la racine (langue maternelle et culturelle), à l'origine de chacun et chacune d'entre nous. Mais qui dit que cette langue véhiculaire DOIT être l'anglais ?

On l'eût souhaitée, cette lingua franca, langue d'aucun peuple en particulier, langue de tout le monde, dût-elle être « artificielle », dénuée de littérature, porteuse aussi peu que possible d'une pensée et de valeurs préétablies, langue neutralisée par la multiplicité de ses apports et l'an historicité de son usage. J'ai nommé quelque volapük, espéranto, ido, ou tout autre langue construite a posteriori : langue de tout le monde parce que langue de personne, seule à même de préserver celle de chacun ; langue mettant chacun sur un pied d'égalité dans les procès de communication.

Parce que, vous savez, l'anglais n'est pas vraiment le véhicule transnational que d'aucuns aimeraient qu'il soit. En Amérique latine, il est même « persona non grata »...

En 1922, à la Société des Nations (SDN), ancêtre de l'ONU, la question fut posée de l'adoption de l'espéranto comme langue internationale. Les rapports demandés en différents pays furent unanimes en faveur de cette langue « artificielle ». Ce qui n'empêcha pas la France de voter contre. Pourtant, en décembre 1920, afin de tester l'efficacité linguistique de l'espéranto, une sous-commission de la Chambre de Commerce de Paris, avait plusieurs fois fait l'expérience de traduction puis rétro-traduction : une première équipe de traducteurs amenait un texte en français vers l'espéranto ; une seconde équipe de traducteurs, ignorant tous le texte français original, prenait le texte en espéranto pour le retraduire en français. La fidélité sémantique fut constatée ; et le résultat, largement favorable à l'espéranto.

Qui plus est, et quelle que soit la langue maternelle, l'apprentissage de l'espéranto fut reconnu comme beaucoup plus rapide que celui de n'importe quelle langue idiomatique (dont l'anglais, évidemment).

On ne dira jamais assez qu'imposer la langue d'un peuple au reste du monde, œuvrer à la domination de celle-ci, destructrice des autres, colonisées de guerre lasse et molle, que tout ça relève d'un archaïsme. En corollaire, on montrerait facilement la modernité que serait l'instauration d'un espéranto comme langue véhiculaire internationale.

Le combat contre l'anglomanie est un combat contre la réduction, le conformisme, la monolithique, le standard, l'abrasion culturelle, l'hégémonie du marché comme alpha et oméga de l'existence. C'est le combat pour la nécessaire diversité de l'être humain.

Mais pour le mener, il faudrait, au-delà des engagements individuels, une volonté politique, une ferveur collective à ne pas se laisser détruire culturellement. Il faudrait tout sauf la paresse intellectuelle.

Il faudrait ne pas obtempérer toujours, ne pas toujours se défausser de ses responsabilités sous couleur de servitude même involontaire. Il faudrait combattre en soi l'inclination bien naturelle à se vautrer dans les bains de boue. Être moins autruche, moins canard sans tête ; être moins ovin, mais moins porcin, aussi !

Il faudrait ne pas courber l'échine, ne pas toujours admettre que « s'il faut cocher, cochons ! » Et ne pas avoir à constater que, à chaque fois, « les phacochères cochèrent. »

P.S. À la relecture de ce texte, *ô langue malade*, je me demande si je n'aurais pas mieux fait d'opter pour un sujet connexe : le scandale du steak d'autruche dans les cantines scolaires.